

« Hommage » à Jean Bergès... en quelques mots, et quelques histoires,

et contribution à l'apport de sa méthode de Relaxation thérapeutique quand le corps est sidéré par le deuil et les traumatismes

Stéphane FOURRIER, janvier 2019

### **L'esprit « Bergès »**

La première idée qui m'est venue en prenant connaissance du thème de ce colloque est la question suivante : pourquoi est-il utile dans des situations apparemment sans issue, de deuil ou de traumatisme, quand la parole est bloquée et le corps sidéré, de commencer par la relaxation thérapeutique méthode Bergès ? Puis, les membres du comité d'organisation m'ont proposé de faire un hommage à Jean Bergès. Cela ne m'est pas apparu évident à faire sans trahir ce qui caractérisait Jean Bergès : l'esprit, pas seulement son esprit, mais l'esprit même de la psychanalyse qu'il incarnait par son style, par sa manière de faire feu de tout bois pour aborder l'enfant qu'il rencontrait, qu'il essayait de tirer d'affaire. Il l'abordait d'une manière qui le convoque à sa place de sujet, c'est-à-dire comme celui qui a quelque chose à dire, qui va parler, qui est donc tout de suite engagé dans cette anticipation symbolique, cette hypothèse qui remet le savoir du côté de l'enfant et non pas du côté de l'analyste, manière que Jean Bergès développa avec Gabriel Balbo dans le concept de *transitivisme*. Jean Bergès abordait de la même façon tout analysant adulte, de même que la foule d'étudiants venus se former auprès de lui, dans son service, au séminaire qu'il tenait à l'ALI avec Gabriel Balbo, à ses conférences, à sa formation en relaxation thérapeutique. Son enseignement était basé sur la clinique dont il écrivait, pour présenter la collection « bibliothèque de clinique psychanalytique » qu'il dirigeait et où on retrouve les transcriptions de ses séminaires : « *Cette collection veut redonner à la clinique ses lettres de noblesse : cette clinique n'est ce qui s'en transmet, qu'en fonction du transfert de qui s'engage pour le transmettre. C'est de ce transfert qu'elle prend consistance, et elle ne prend sens que de la théorie à laquelle ce même transfert l'articule de manière dialectique. La collection ne cantonne donc pas seulement la clinique, qui sert de socle aux concepts qu'elle propose, à des études de cas exemplaires, pour des praticiens soucieux de ne retrouver dans la conduite des cures, que les repères d'un développement qui les uniformiseraient. Elle soumet au contraire cette clinique aux concepts qui s'en recommandent ; et elle le fait de telle sorte que la pratique puisse en devenir cas par cas créative, et que toujours elle étonne le praticien. La bibliothèque de clinique psychanalytique n'est pas réservée aux spécialistes : elle intéresse tous ceux qui dans le champ de leur expérience pensent pouvoir élargir leur savoir et trouver matière à poser autrement les questions qui les tourmentent* » (Jean Bergès, Gabriel Balbo, *L'enfant et la psychanalyse*, Masson, Paris, 1994).

### **La dyade : c'est de la blague**

La clinique qui se réinvente à chaque cas, pas de clinique sans transfert ; le transfert qui seul met au travail ; la critique de la notion de développement selon des normes prétendument harmonieuses ; la créativité d'une cure qui avance ; l'étonnement comme position éthique du psychanalyste ; la question du *savoir* qui a affaire avec l'altérité, penser étant toujours penser autrement ; donner sa part à la méconnaissance (c'est-à-dire au corps) : toutes ces positions tranchées sont symboliques du

fait que la psychanalyse n'est rien d'autre que faite pour servir au sujet à parler, à apprendre à parler, en faisant la conquête du langage, non pas comme quelque chose qui ne sert qu'à communiquer, mais comme une production de son propre Grand Autre, lieu de ses propres signifiants, lieu de l'objet « petit a » du sujet parlant, cet objet qui doit manquer, cet objet perdu, la grande invention de Lacan. Cet objet partiel « *est purement du côté du verbe, au point qu'il peut être désigné par la lettre alphabétique « a », et par un type particulier de jouissance : le plus-de-jouir. En somme, l'objet partiel se conçoit sans référence possible à un objet réel* ». C'est cet objet *a* qui fait que l'enfant n'est pas *un* et qu'on ne peut pas faire *deux* avec lui. Il faut au contraire l'aider à compter jusqu'à trois. Bergès disait que « *la dyade c'est de la blague* » (Jean Bergès, *L'enfant et la psychanalyse*, p 18). C'est une des raisons pour lesquelles il vouvoyait les enfants, enfants jamais seuls, encombrés imaginativement par toute leur famille, mais qui avaient à *se compter*.

### **Le symbolique est premier**

J'ai choisi de mettre en avant les histoires cliniques dont Jean Bergès émaillait ses enseignements, et c'était fréquemment des histoires de deuil car il a beaucoup travaillé sur la question des dépressions infantiles. Les histoires dont Bergès faisait part étaient des dialogues pleins de surprises et de trouvailles, où l'enfant était grâce au transfert à son analyste : un sujet parlant. Ce n'était jamais des évaluations qui enferment dans des diagnostics, qui identifieraient des fonctions à rééduquer, ou des interrogatoires pour trouver le traumatisme à effacer, les troubles à rectifier. Ce n'était pas non plus la revisite de stades ratés. L'analyste dans l'esprit de Bergès n'est pas le guide qu'il faudrait suivre, qui serait le partenaire rassurant, maternant, réparant, dans un chemin imaginaire qui irait d'une soi-disant fusion vers une séparation. Bergès disait : le symbolique est premier chez l'enfant. Et ce qui fait tiers pour qu'il y ait du symbolique, pour qu'il y ait un rapport au manque, à l'altérité, ce sont les associations libres de l'enfant.

### **Bergès et la question du deuil**

Comment aborder avec Bergès la question du deuil ?

- 1) Il y a d'abord tous les deuils à faire, pour l'enfant, pour la mère, pour les parents ; non pas dans le développement de l'enfant ou dans un franchissement ordonné de stades, mais dans l'accès de l'enfant au symbolique, à la subjectivité. Bergès interrogea ainsi sans arrêt ce qui se passe et ce qui rate dans le stade du miroir de Jacques Lacan, se demandant inlassablement quelle était la perte dont il s'agissait et quel pouvait bien être le moteur de cette opération.
- 2) Ensuite, il y a les états dépressifs de l'enfant, en particulier dans les situations de deuil, en lien avec ce qui se joue dans le stade du miroir bien sûr, mais aussi en tant que ces dépressions dépassent la simple perte de l'objet, et apprennent sur le rapport particulier qu'a l'enfant avec la mort. Comme les réflexions de Bergès s'appuient sur la clinique, il développe aussi comment la modernité peut influencer les formes de ces dépressions infantiles, mais aussi comment elle peut faire obstacle à l'expérience dépressive du stade du miroir.
- 3) Il y a aussi la pulsion de mort et comment Bergès relie les ratés du stade du miroir, le manque de transitivisme du discours de la mère, avec la psychose. Cet abord sous l'angle du transitivisme du discours permet d'avoir des outils, de faire œuvre utile, en ne disqualifiant

pas les parents, mais au contraire en les aidant à parler autrement à leur enfant, loin des fantasmes désorganisateur et mortifères.

- 4) Enfin, la question du transfert s'éclaire aussi à l'envisager sous l'angle d'un travail de deuil.
- 5) En ce qui concerne la relaxation thérapeutique, je ne crois pas que Bergès ait écrit sur les indications dans des situations de deuil ou de dépression. Il a insisté par contre sur l'intérêt de la relaxation thérapeutique chez les enfants hyperkinétiques pour qu'ils trouvent des limites dans leur corps, et qu'ils fassent l'expérience que ne pas bouger n'était pas être mort. Le lien me paraît cependant évident entre deuil, dépression, corps et vie pulsionnelle. L'autre lien que j'ai déjà développé est que la méthode Bergès de relaxation thérapeutique se spécifie d'un abord transmissif de l'enfant et de son corps.

### 1) Deuil et stade du miroir : une perte pour se séparer

#### De quoi l'enfant a-t-il à se séparer, qu'a-t-il à perdre ?

C'est une question difficile au limite du pensable, puisque l'avant d'une séparation n'est pensable que dans l'après-coup de la coupure qui s'en produit. C'est sans doute pour cela que Bergès faisait tourner sa réflexion autour du stade du miroir. Il disait cependant que l'enfant avait à se séparer du **corps de la mère**. Non pas qu'il en faisait partie, mais plutôt que dans **l'imaginaire de la mère**, l'enfant était plus ou moins un prolongement de cet imaginaire. Le corps de l'enfant est pris dans le **regard de la mère** qui n'est rien d'autre que son désir. Il s'ensuit que ce regard peut commander le corps de l'enfant qui lui obéit. Ce regard qui le voit, qui le regarde de partout va être l'objet d'une perte dans le stade du miroir. Dans les cas heureux si je puis dire, il y a une identification première entre la mère et l'enfant, à travers tout le commerce posturo-moteur de relance entre eux, à travers des imitations précocissimes, accompagnées de la voix qui est déjà un objet produit par la musculature. Le corps de l'enfant ainsi mobilisé dans le désir de la mère est ainsi phallicisé – phallus imaginaire et non pas encore symbolique. Dans les bons cas, cette position, dit Bergès « *vient prendre fin lorsque l'enfant n'occupe plus toute la place du désir et de l'occupation de la mère. Elle cesse, comme dit Lacan, de lui obéir à partir du moment où cette relance de la mère et de l'enfant aussi bien du côté des vocalises que du côté des attitudes, du côté des mouvements, cesse parce que la mère a autre chose à faire. C'est là que la mère cesse d'obéir à l'enfant et que la toute-puissance de l'enfant - ce qu'on appelle la toute-puissance de l'enfant, qui est en réalité, bien entendu, la toute-puissance de la mère - vient s'exercer de telle sorte que l'enfant se trouve coupé de cette réponse sans cesse positive de la mère, sans cesse relancée par l'enfant tandis que la mère la relance elle-même. C'est le premier point pour Lacan de l'ordre d'une position dépressive. Comme vous le voyez, il ne s'agit pas d'une perte d'objet mais d'une perte d'obéissance* » (Jean Bergès, *Formes actuelles du deuil chez l'enfant*, Journal français de psychiatrie, 2006/3 n°26, p 24 à 27, Erès). **Perte d'obéissance** qui ne va pas se faire sans dépression car elle conduit l'enfant à *réfléchir* sur lui-même et à constater son impuissance au regard de sa propre image globalisée. L'agitation de l'enfant pourrait ainsi être un reste de cette perte, dit Bergès. Cette impuissance va cependant être le manque indispensable pour que l'anticipation par la mère de la maturation motrice de l'enfant, à travers sa motricité d'accompagnement, soit une anticipation symbolique, c'est-à-dire faisant exister ce qui manque.

En ce qui concerne l'objet, Bergès rappelle aussi que pour Freud, « *l'objet sexuel de la pulsion, le sein, jusque-là extérieur au corps propre, n'est perdu qu'au moment où il devient possible à l'enfant de*

*former la représentation globale de la personne à laquelle appartenait l'organe qui lui procurait la satisfaction* ». Lacan, pour sa part, « *montre qu'avant le miroir, la mère est l'objet même, l'objet réel* ». Là aussi, c'est dans l'après-coup que cet objet semble se réaliser, dans l'activité régressive de le saisir, dans le rabattement sur le sein, sur l'oralité, en cas de frustration symbolique, quand l'exigence d'anticipation symbolique est insatisfaite. Bergès dit que l'objet n'est que partiel en tant qu'il représente partiellement une fonction. La perte concerne donc plutôt la fonction que l'objet. L'enfant se déprime quand la mère a perdu son rôle de fonction générale, globale, par exemple. Mais l'objet à perdre pour Bergès, ce n'est pas le sein, c'est l'objet *voix*, seul objet susceptible de laisser un trou dans le Réel. Il s'agit évidemment de **la voix de la mère** qui doit se retirer après avoir laissé des mots à téter, après avoir laissé tomber des mots de sa bouche, de la bouche qu'elle occupe dans l'Autre, des mots à inscrire et à lire, pour que l'enfant puisse faire le deuil de sa voix, en substituant ses propres signifiants à ceux qu'il a pu recevoir de sa mère.

La perte d'obéissance, de regard, de corps-à-corps, de toute-puissance comme-une à la mère et l'enfant, peut aussi être tout bonnement éludée, évitée, contournée, à la fois par la mère et l'enfant, et c'est la jouissance qui mène la danse, comme en parle Marika Bergès Bounes. « *Comme disait Jean Bergès* », rappelait-elle, « *l'enfant est le maître de la jouissance. L'impossible est quelque chose qui n'existe pas pour les enfants. Dans l'imaginaire, il n'y a pas de limite* ». Ce qui n'est alors pas perdu, c'est **l'imaginaire de l'enfant narcissique** du désir et de la jouissance de la mère ou des parents, cette image libidinalisée de l'enfant qu'ils auraient été. Chacun reste **le double** de l'autre, double qu'on refuse de perdre. L'enfant ne peut alors pas être autre avec son avenir parmi les autres.

### **De son côté, qu'est-ce que la mère doit perdre ?**

Très tôt, la mère qui assure les fonctions pour l'enfant en raison de la prématurité des fonctions de l'enfant, doit accepter et anticiper **d'être débordée par le fonctionnement de l'enfant**. Jean Bergès ajoutait qu'elle doit anticiper le deuil de sa toute-puissance sur le corps de son enfant, sur ses orifices ; « il » n'est pas « elle » ; il a sa trajectoire propre, et elle a à le prévoir, à prévoir qu'elle va être manquante, insuffisante. Autrement dit, la mère est « obligée à un échange de jouissance », notamment sur les orifices du corps de son enfant et de leurs productions. ... « *l'hypothèse centrale qui permet à l'enfant d'accéder au symbolique, c'est que sa mère peut faire l'hypothèse qu'il peut faire une hypothèse, sinon c'est mon hypothèse qui est la sienne, mon appétit qui est le sien, ma crotte qui est la sienne* » écrit Jean Bergès.

### **De quelle séparation s'agit-il ?**

Une question sans réponse est : que vient chercher l'enfant dans le miroir ? Que cherche-t-il à faire reconnaître quand il se retourne pour prendre sa mère à témoin de la découverte de son image qu'il encadre de ses mouvements de jubilation, image qu'il perd en se retournant ainsi, tout en perdant sa mère du même coup ?

Il y va d'une reconnaissance symbolique, symbolique parce qu'anticipée, qui lui permet d'accéder à l'échange symbolique qui se spécifie d'une perte. Cette victoire est en même temps une castration. Cet accès au *je* est aussi une perte de la toute-puissance de la mère sur laquelle reposait le *moi*. C'est une prise de liberté car, dit Bergès, « *c'est l'enfant lui-même qui est le moteur de la castration... Sans doute la « prise à témoin » est-elle une indication qu'il n'a plus besoin du regard de sa mère pour être vu* ». Cependant : « *Quand l'enfant se trouve face à cette image spéculaire qu'il ne connaît pas mais*

*dont il va faire une image symbolique, la jouissance (jubilation) qu'il éprouve, il l'attribue à l'image qu'il a devant lui, plus exactement, c'est à cette image qu'il attribue l'origine de sa jouissance ». «Et l'écart entre cette image et lui s'inscrit comme symbolique : il attribue la jouissance qu'il éprouve à cette image, Il confère à la méconnaissance l'origine de cette jouissance ».*

*« Et quand la mère nomme son enfant qui est là devant le miroir et qu'il jubile : « c'est Pierre », cette nomination fait d'un seul coup coupure, comme s'il ne le savait pas.... Ce n'est pas alors seulement du symbolique qu'il s'agit : nous oublions trop combien le corps réel fait symboliquement coupure dans tout ce que l'imaginaire du discours en soutient, et combien il est important de parler du corps réel parce qu'il fait coupure » (Jean Bergès, Gabriel Balbo, *Psychose, autisme et défaillance cognitive chez l'enfant*, p 79, Erès, 2001).*

*« Il a fallu que la mère transitive, qu'elle fasse l'hypothèse en le nommant qu'il lui demandait à elle de renoncer à être lui, pour qu'il puisse renoncer à être elle » (Jean Bergès, Gabriel Balbo, *Psychose, autisme et défaillance cognitive chez l'enfant*, p 55, Erès, 2001).*

## **2) L'enfant et la mort : un rapport logique**

Je cite Bergès et Balbo dans leur ouvrage « L'enfant et la psychanalyse » : *« Il est important de remarquer que c'est par Totem et Tabou que s'ouvre la deuxième topique, révision fondamentale de la théorie des pulsions qui conjoint désormais aux pulsions du moi la pulsion de mort, et permet dès lors de fonder les principes décisifs de la fonction de répétition, ancrée non plus dans l'organique ou dans l'histoire, mais dans la mise en place maîtresse de **la mort comme signifiant** ».* Bergès insistait beaucoup sur cette logique du signifiant quand il montrait combien le rapport de l'enfant à la mort était un rapport logique, une logique implacable dont le signifiant-maître est la mort. L'enfant, disait-il, ne marche pas avec des sentiments, mais marche avec de la logique pure. C'est la logique menée par le signifiant. Il disait par exemple que tant qu'on n'a pas parlé de la mort avec l'enfant hyperkinétique, hyperactif, qui bouge pour ne pas être mort, on n'a encore rien fait. Reprenons ce que disaient Bergès et Balbo dans « l'enfant et la psychanalyse » à propos de l'importance donnée par Freud à la pulsion de mort: *« Sans doute, la fonction centrale conférée par Lacan au signifiant apparaît-elle comme l'un des rejets les plus vivaces de cette révolution, ainsi que l'accent mis dès lors sur le réel, qui vient destituer le traumatisme de son historicité pour le situer topologiquement, c'est-à-dire dans une logique du lieu, qui est celle de l'impossible – soit au-delà de la représentation imaginaire et de l'hypothèse supposant le symbolique ».*

En effet, la mort c'est pas quand je veux, ça ne fait pas rien, ça s'oppose au moi plaisir, c'est le déplaisir. C'est donc l'Autre qui a le pouvoir de faire le mal, de faire quelque chose : la culpabilité par exemple.

### **L'enfant qui ne voulait pas être un poisson mort**

Bergès illustrant ce qu'il en est de cette logique, raconte : *« j'avais vu ça (la démonstration par le mouvement que je ne suis pas mort) chez un petit bonhomme qui ne voulait pas parler parce qu'il ne voulait pas ouvrir la bouche : il était allé à la pêche avec son grand-père et avait remarqué que les poissons morts avaient la bouche ouverte. C'est une logique que j'ai l'habitude de nommer implacable car le signifiant-maître de cette logique, c'est la mort » (Jean Bergès, *Formes actuelles du deuil chez l'enfant*, Journal Français de Psychiatrie, p 24 à 27, 2006/3, n°26).*

## **L'enfant et son lapin**

Autre exemple de questionnement logique pris par Bergès : *« J'ai suivi pendant deux ans un garçon qui avait 14 ans et qui avait une passion pour son lapin. Celui-ci était mort quand il avait 11 ans et il l'avait mis dans le congélateur, et tous les jours il venait le voir ! Il venait jeter un œil au cadavre du lapin conservé et ce, depuis des années. La raison pour laquelle il était venu me voir et qu'il avait expliquée à ses parents dans une identification que je vous laisse le soin de qualifier, c'est qu'il aurait voulu être à la place du lapin. En d'autres termes, qu'est-ce qu'il demandait à ses parents ? Il demandait à ses parents de le considérer comme un lapin que l'on vient regarder tous les jours dans un état de repos, n'est-ce pas ? « Ci-gît », ce qui est exactement le contraire de l'hyperkinétique qui est « sans repos » » ». (Jean Bergès, *Formes actuelles du deuil chez l'enfant*, Journal Français de Psychiatrie, p 24 à 27, 2006/3, n°26).*

Bergès reparle de cet enfant à une autre occasion pour illustrer ce que la logique de l'enfant a à voir avec la problématique du savoir, en lien avec la confrontation dans le deuil avec ce que Freud appelle l'épreuve de réalité, qui aboutit à une ruine des illusions : *« cet enfant qui, à la mort de son lapin, l'a rangé dans le congélateur, où il vient lui rendre visite, puisqu'il s'agissait de son fils adoptif, l'angoisse étant liée au fait qu'en l'occurrence le fils était mort avant le père »*. *« Les fonctions privées par la mort de tout fonctionnement repérable sont cependant nourries et soutenues dans le deuil...Ainsi se trouve préservée (dans de nombreux rites funéraires) la norme phallique des fonctions qui au bout d'un an, de n'avoir pas fonctionné, ont été considérées comme perdues »*. C'est, dit Bergès, comme le débranchement des appareils dans les cas de comas dépassés (Jean Bergès, *Deuil et mélancolie revisités*, Journal Français de Psychiatrie, p 3 à 4, 2006/3, n°26).

## **L'enfant qui devait mourir**

Un autre exemple de la logique implacable de l'enfant : *« ...un enfant venu dans une grande crise d'angoisse à la consultation. Il s'est avéré assez rapidement que cette grande crise d'angoisse s'était déclenchée lorsqu'il avait appris par l'indiscrétion d'une tante qui parlait à une voisine et que lui-même s'il écoutait, était censé ne rien entendre, à savoir qu'il avait été précédé d'un frère qui était mort avant sa naissance. Et alors pris dans sa théorie sexuelle infantile à établir, il en avait conclu, sur un plan théorique, qu'à partir du moment où ses parents feraient un autre enfant, c'était à lui de mourir. Personne ne lui demandait de faire cette conclusion, rien dans l'attitude des parents ne venait déterminer une position de ce style, il n'y a pas d'objet ; l'objet n'est à prendre en considération ici, comme dans la psychanalyse en général, que dans la mesure où il est absent. En d'autres termes, ce qui était en jeu dans cet accès dépressif chez ce jeune homme, ce n'était autre chose que la nécessité logique dans laquelle il se trouvait et qu'il expérimentait lui-même, que puisqu'il avait été précédé par la mort, il ne pouvait être, dès lors qu'il y avait un autre après lui, que mort »*. (Jean Bergès, *Formes actuelles du deuil chez l'enfant*, Journal Français de Psychiatrie, p 24 à 27, 2006/3, n°26).

## **L'enfant et son Dady**

Avec un autre exemple, Bergès montre comment le deuil peut confronter l'enfant à un savoir qui peut être imaginaire et qui ne lui permet alors pas autre chose que de se déprimer : *« J'ai vu l'autre*

jour un enfant – c'était au sujet de son grand-père, qu'il appelait « Dady », n'est-ce pas -, je dis : « Mais enfin, qu'est-ce qui se passe, vous avez perdu quelqu'un à qui vous teniez ? » Alors il dit : « Pas du tout », et la maman dit : « Et Dady ? » Alors il pleure, il dit : « Ah ben, oui, Dady... » J'ai dit : « Mais qui est Dady, alors ? » « C'est le père de mon père. » La mère : « Ah, non, pas du tout ! Non, non, ce n'est pas le père de ton père ; le père de ton père est à Marseille, non, non, non. C'est le beau-père de ton père. » Alors, moment d'hésitation, et à ce moment-là, qu'est-ce qu'il en était de ce Dady-là ? Eh bien, il m'a expliqué ce qui s'était passé, à savoir qu'il n'avait pas pu aller à l'enterrement, il voulait y aller, il n'avait pas pu y aller, et pourtant il savait qu'on l'avait mis dans un trou à toute vitesse, qu'on avait jeté du sable sur lui et qu'on était parti sans se retourner parce que ce n'était pas beau à voir. Voilà, vous voyez, c'est le fantasme. Et alors, ce qui était en jeu, c'est que dans certains cas, il n'y a aucune certitude, le S2 n'est pas caractérisé de façon symbolique mais de façon imaginaire. Ce savoir imaginaire ne permet pas au sujet autre chose que de se déprimer, quelque chose comme l'aphanisis, une perte de désir à l'égard du S1 qui est la mort et qui, elle, est certaine. » (Jean Bergès, *Formes actuelles du deuil chez l'enfant*, Journal Français de Psychiatrie, p 24 à 27, 2006/3, n°26).

### **Le père à Rio**

Le travail de deuil peut être de plusieurs ordres selon que l'élaboration porte sur la perte de l'objet, sur la blessure ou la destitution d'un idéal, ou sur les failles de l'anticipation, soit en fonction des registres réel, imaginaire ou symbolique. Un exemple d'élaboration sur la blessure de l'Idéal du moi est pris par Bergès dans *L'enfant et la psychanalyse* : « Le garçon de trois ans et demi dont le père avait brusquement quitté la mère, alléguant un voyage de travail en Amérique du Sud, s'était déprimé ; après une période au cours de laquelle il croyait voir son père à de nombreux endroits de la ville où habitait la famille, il annonçait sans trêve son retour, et en vint à refuser de sortir et de s'alimenter normalement. La cure a d'abord été orientée sur ce qui paraissait à cet enfant le plus douloureux : être privé de conversations téléphoniques avec le père, qui sont devenues très rares puis se sont interrompues. De fait elles étaient l'occasion pour le père de faire des promesses de retour jamais tenues. Dehors, il refusait les habits neufs achetés par sa mère, il ne parlait à personne à la maternelle, sauf à la concierge. Après douze mois au cours desquels une hospitalisation avait été à plusieurs reprises envisagée devant l'état somatique inquiétant, c'est autour du mot RIO qu'a pu commencer le travail analytique. C'est ainsi qu'a pu être parlé le contraste entre ce qui évoquait dans ce signifiant la perspective imaginaire que son père « riait tout haut » avec une femme, au lieu de lui téléphoner à lui qui ne riait plus (conformément à un ordre qu'il s'était donné à lui-même). Dès lors se sont articulés les termes de la pauvreté supposée au père, qui non seulement ne pouvait téléphoner, mais aussi envoyer la « pension alimentaire », épithète dont les effets sur l'état de la mère étaient imaginairement compensés par l'extrême restriction qu'il s'infligeait sur la nourriture. Et c'est lorsque la beauté de sa mère n'a plus été dépendante du regard du père décidément porté sur une autre, que le travail de deuil s'est achevé dans la certitude que le père ne reviendrait plus : « ce qui m'obligera à aller lui dire des choses là-bas » (Jean Bergès, Gabriel Balbo, *L'enfant et la psychanalyse*, p 67, Masson, Paris, 1994)

### **La toute-puissance de la mère ou du parent mort**

Bergès, en revisitant deuil et mélancolie de Freud, constate combien les conditions de la modernité influencent la question des dépressions infantiles en entretenant la toute-puissance maternelle ou la toute-puissance du parent mort. Il voit deux facteurs étiologiques modernes qui y concourent : « -

*d'une part, le déclin sinon la disparition de toute référence à une volonté divine, déclin de la fonction de la Providence qui était jusqu'ici attribué au fonctionnement fatal des Parques ; » (Bergès doit faire référence ici au petit texte de Freud de 1913 : « Le motif du choix des coffrets », écrit à la veille du grand massacre des fils par leurs pères) « - d'autre part, et allant dans le même sens, les enfants ont affaire avec deux images modernes de la pulsion de mort : l'accident de la circulation, du travail, du sport, de l'overdose : l'objet que l'enfant vient de perdre a été lui-même l'agent de sa perte brutale ; la maladie fatale, liée à la jouissance du mort : tabac, sida, alcoolisme, obésité, grossesse... ». Ce qui complique le deuil est « que ce qui est refoulé, c'est la haine à l'égard de celui qui a fait à cet enfant la pire chose, c'est-à-dire mourir. C'est de lui en vouloir à mort d'être mort qu'il s'agit dans ce qui vient frapper d'impossible le deuil des identifications à l'objet et conduit la régression à l'identification narcissique. Se rabattre sur un objet de besoin qui donne satisfaction à tout coup, pas de frustration possible. Aucune hypothèse dans ce cas-là. En remâchant la mort d'un père, ne devient-on pas drogué de la haine à l'égard de ce père ». Bergès fait sûrement référence là à la régression dont parle Freud à propos de la mélancolie.*

### **Salaud de mort**

Avec l'exemple suivant, Bergès montre comment, pour lui, les enfants hyperkinétiques semblent être un style de réponse à ce qu'il appelle une situation haineuse et abandonnée : « *depuis la mort de son grand-père, cet enfant passait son temps à « flanquer des raclées à tout le monde ». Que signifie donc de se ruer ainsi sur tout le monde ? Il ne peut pas le « blairer » d'être mort... « C'est un salaud d'être parti sans rien dire », me dit-il. Cette haine concernant le mort est retrouvée chez l'adulte au même titre, mais chez l'enfant c'est agi. Chez l'adulte, c'est sur le versant de la culpabilité, c'est-à-dire que je ne peux pas accepter d'en vouloir à mort au mort, tandis que chez l'enfant, c'est agi : je me rue sur les copains, je casse les objets...je fais des dégâts et ainsi, j'exerce ma haine de l'objet ».* (Jean Bergès, *Formes actuelles du deuil chez l'enfant*, Journal Français de Psychiatrie, p 24 à 27, 2006/3, n°26).

N'avoir que la haine à la bouche de manière mélancolique est bien l'effet dévastateur de l'envers du travail de deuil, ou du travail de deuil à l'envers, du deuil fait avant d'être à faire, ruinant toute anticipation, abolissant tout futur. Quand l'enfant a affaire ainsi à un savoir d'ordre imaginaire et non pas symbolique, il ne peut être sujet qu'en exerçant sa haine de l'objet par l'agir, en détruisant, en frappant, en insultant. Il cherche un objet à qui s'en prendre car le mort est resté tout-puissant dans l'imaginaire. N'est-il pas lui-même le mort tout-puissant, mort qui doit faire le deuil de ce qu'il n'aura pas été ? Il est alors urgent de remettre du symbolique : un garçon que j'ai vu restait bloqué sur une interdiction que son père lui avait faite avant de mourir. Je vous passe les résonnances signifiantes de cette interdiction. Cela s'est arrangé quand je lui ai dit que si son père avait été encore vivant, il aurait sûrement changé d'avis.

### **Les promesses non tenues**

Bergès a beaucoup fait référence à ce qu'il appelait : le deuil du futur antérieur, pour parler des failles de l'anticipation en jeu dans le deuil. Il parlait par exemple d'une forme de deuil fréquente chez l'enfant qui porte sur l'anticipation forcée : « *Les manifestations prophétiques de la famille, les projets implicites, les déclarations de ressemblance ou d'appartenance constituent pour l'enfant autant d'impératifs de destinée, autant d'anticipations forcées, qui permettent ici encore de remarquer la proximité du Surmoi et de l'idéal du moi. C'est dans cette tension imaginaire pour y*



*répondre que l'enfant se situe à l'état de leurre, exactement comme il est dans cet état pour éviter, dans la relation d'objet, d'être confronté à son impuissance à tenir lieu de phallus pour la mère. Si ce destin annoncé ne se produit pas, dès lors le futur aboli va s'exprimer au conditionnel, modalité qui ouvre la voie au jugement, à la culpabilité, car le leurre tient au « si » ; entre le futur antérieur et le conditionnel, en français, tout tient dans une lettre. Dès lors s'impose le futur antérieur : « je n'aurai pas été », à la fois projeté dans le leurre (être pour ma mère, être regardé) et pris dans le raté du passé (l'enfant que j'aurais pu être) ; ainsi s'impose le deuil du leurre, de l'image du corps auto-érotisé qui leurre l'autre en se leurrant lui-même » (Jean Bergès, Gabriel Balbo, *L'enfant et la psychanalyse*, p 68, Masson, Paris, 1994).*

### **Les enfants adoptés**

Encore une atteinte de l'image à élaborer, c'est avec les enfants adoptés : *« ce qui est central... c'est le refus d'avoir été abandonné. Ou plus exactement d'être issu d'une mère et d'un père dont il faut bien constater qu'ils ont été « capables » de cet abandon : par rejet, par misère, par la mort. C'est d'être fait de cette mort, de cette misère (que l'enfant adopté ne peut accepter), que s'origine son incapacité à être adopté »* (Jean Bergès, Gabriel Balbo, *L'enfant et la psychanalyse*, p 68, Masson, Paris, 1994).

### **La mère dévoratrice et muette**

Dans les ratés du leurre, Bergès voit deux régressions possibles : le rabattement sur l'oralité, sur l'objet d'avant le miroir, et le rabattement sur la bouche grande ouverte de la mère, mère dévoratrice et muette. Cette identification serait ce qui s'attaquerait au corps, corps du mélancolique comme celui de la mère avec lequel il se confond. Ce corps objet à détruire car occupant toute la place de l'Autre, ne laisserait la place à aucun objet « petit a » : ni pensée, ni hypothèse, ni méconnaissance, ni aucun « non ».

Les ratés du leurre viennent du ratage dans le stade du miroir de la prise à témoin quand l'enfant se retourne vers sa mère. Nous avons vu que dans ce mouvement, la mère n'obéissait plus à l'enfant. Mais en même temps, l'enfant ne se voit plus. Ce qui manque quand ça rate, comme dans tous les deuils des enfants, c'est, dit Bergès, justement des témoignages.

### **3) Pulsions de mort et transivisme : deux sujets et deux grands Autres**

Bergès aborde la pulsion de mort en disant qu'elle est *« à l'œuvre chez l'enfant hyperkinétique de manière extrêmement évidente, et la plupart du temps, centre, pivot de tout abord analytique chez ces enfants, qu'il s'agisse de la mort d'un proche, d'un camarade, d'un animal, qu'il s'agisse de souhait de mort dirigé vers l'enfant ou de l'enfant vers quelqu'un de son entourage »* (Jean Bergès, *Peut-on articuler la pulsion de mort et la psychose de l'enfant ?*, Journal français de psychiatrie, 2006/2, n°25, p15 à 17, Erès). La mère, quand elle régule la tétée par exemple, par son intervention dans la rythmicité de la fonction et par ses ponctuations par son discours, par sa voix, symbolise le muscle, symbolise l'organe d'évacuation de la pulsion de mort pour Freud. Si elle ne fait pas ça, en l'absence de ce nouage au symbolique, l'enfant est privé de tout signifiant. Le corps de l'enfant n'est alors réduit qu'à une chose. Il n'y a pas de signifiant posé sur ce support de la fonction, sur cet organe, la musculature, qui éjecte la pulsion de mort. La mère elle-même ne supporte pas le signifiant *mère* mais se trouve impliquée au titre de *chose*, en particulier dans son rapport à la mort.

Non pas seulement parce qu'elle souhaiterait la mort de l'enfant mais surtout en occupant tout le lieu du grand Autre. Elle n'amorce aucunement la constitution du trésor des signifiants de l'enfant et l'englobe ainsi dans une perte inéluctable. Au contraire, son discours symbolisant cette activité des muscles de la tétée lui permet de ne pas se laisser dévorer, dans le cas où elle parle, par cette pulsion évacuée par l'enfant qui tète la nourriture de la vie.

*« Pour qu'une mère laisse tomber sa voix de la bouche qu'elle a pu occuper dans l'Autre, elle doit le laisser choir (l'objet manquant) de telle sorte que son enfant puisse en prendre signifiante pour en faire le deuil. Ce deuil, comment l'accomplit-il ? En substituant ses propres signifiants à ceux qu'il a pu recevoir de sa mère, pour pouvoir les refouler, pour pouvoir en faire métaphore avec les siens. C'est là un exemple qui montre la nécessité de concevoir deux Autres : un Autre du côté de l'enfant et un Autre du côté de la mère. Ce travail de deuil requiert de sa mère qu'elle ait pu faire explicitement l'hypothèse de l'existence d'un implicite savoir chez lui – un S2 qui, comme je l'expliquais, venait à manquer – ce qu'elle exprime en disant : « Mais il sait bien que... son grand-père...il le sait bien », il saurait bien et elle ne sait pas tout de ce qu'il sait et de ce qu'il pense : elle manque, et son objet voix quand il tombe, quand il est dans la tombe, le manque, lui. Son enfant est alors symbolique parce qu'il saurait déjà et qu'elle ne sait pas et ne peut deviner, il est signifiant de ce qui lui manque à elle. Dans l'accompagnement dans la cure, le fait de permettre à la mère en lui donnant l'occasion de parler, en lui donnant l'occasion de se situer par rapport à son enfant déprimé sous cette forme de celle qui ne sait pas tout et qui fait l'hypothèse que son enfant en connaît un bout qu'elle-même ne connaît pas. La mère savait que l'enfant avait été précédé d'un autre qui était mort, elle était « la seule à savoir ». A partir du moment où l'enfant l'a su, qu'est-ce qu'a appris la mère ? Elle a appris qu'elle ne savait pas : à savoir que l'enfant se posait de telle façon que si elle en faisait un autre, il allait mourir. Elle ne le savait pas, « elle ne pouvait pas le deviner ! », ce qu'elle pouvait deviner, c'est qu'il y a des choses qu'il sait, qu'elle ne sait pas. C'est là l'essentiel. Tant que la mère, le père, la grand-mère... l'analyste, l'institution, ne suppose pas un savoir propre à l'enfant, et qu'elle ne sait pas elle-même, elle veut la perte de l'enfant, elle ne lui laisse aucune possibilité d'avoir un Autre à lui dans lequel il puisse choisir, il puisse trouver son S2 » (Jean Bergès, *Formes actuelles du deuil chez l'enfant*, Journal Français de Psychiatrie, p 24 à 27, 2006/3, n°26).*

*« Il faut insister sur cette articulation, celle du signifiant de l'Autre maternel choisi par l'enfant et qui le représente comme sujet auprès du signifiant que la mère choisit dans l'Autre de l'enfant, désigné comme étant signifiant de la subjectivation » (Jean Bergès, *Peut-on articuler la pulsion de mort et la psychose de l'enfant ?*, Journal français de psychiatrie, 2006/2, n°25, p15 à 17, Erès).*

#### **4) Transfert et travail de deuil : la réalité de l'inconscient**

Le transfert, disait Bergès, c'est sortir de la demande à soi, à l'autre, à Dieu. C'est, comme disait Lacan : la mise en acte de la réalité de l'inconscient : la réalité sexuelle. Avec ses questions, par exemple : comment fait-on les bébés, quel besoin avaient mes parents de me faire naître, ou de me faire un petit frère ou une petite sœur, et pourquoi ne suis-je pas le premier ? Cette réalité nous renvoie inmanquablement au manque et met au travail le sujet en le faisant mettre à l'épreuve ses théories sexuelles infantiles, tout comme il le fait en abordant le stade du miroir. Dès lors, comme dit Jean Bergès : *« ce n'est pas de connaissance que l'analyste a à créditer son analysant, c'est de son*

*savoir, insu ; c'est l'hypothétique qui est à enseigner dans la psychanalyse. Ce n'est pas parce que le psychanalyste sait, c'est parce qu'il fait crédit à l'analysant de pouvoir utiliser le symbolique pour comprendre ».*

La question du **savoir** et de la **méconnaissance** est un point central pour Bergès pour qu'il y ait accès possible au **symbolique** et à la **parole**. En remettant le savoir du côté de l'enfant et la méconnaissance du côté du corps, le thérapeute ne veut rien savoir d'une vérité objectivable, historicisée du traumatisme. Il ne s'agit pas d'objectiver la réalité d'une lésion, de dire le vrai dans une fascination pour la scène traumatique. Cette question est capitale quand il s'agit au contraire de relancer la subjectivité et les associations de l'enfant.

### **5) Transitivity et relaxation thérapeutique : faire crédit d'un corps**

Et la relaxation, alors, où il n'est pas nécessaire de parler ? Avec la méthode Bergès, le principe est le même : il faut du tiers, et là, le tiers, c'est le corps. Non pas le corps regardé, examiné, ou même attendu dans l'imaginaire des parents et du thérapeute, corps dont on voudrait qu'il ne bouge plus par exemple, qu'il ne dise rien, qu'il se développe harmonieusement, ou qu'il ne laisse pas de traces ! Non, le corps dont il s'agit là aussi, il n'y a que l'enfant pour en savoir quelque chose à partir de la méconnaissance qu'il en a. L'avantage est que l'enfant est de lui-même surpris par ce qui lui vient de son corps. Cette surprise lui donne naturellement à parler et un travail psychanalytique peut éventuellement commencer. Ainsi cette jeune fille par exemple, à qui j'ai fait faire des séances de relaxation thérapeutique, qui ne pouvait pas se séparer de sa mère sans angoisse, dit après avoir fait les séances de relaxation concernant les deux bras : « C'est étonnant, je ne m'étais jamais dit que j'avais deux parents ! » Ce qui lui permet d'être dans une position où elle s'est vue beaucoup plus libre de ses mouvements, physiquement et psychiquement. Comme disait encore Bergès, la psychanalyse des enfants, c'est d'abord compter, savoir comment on compte.

Dépasser l'imaginaire pur, échapper à la saturation scopique, voilà ce dont il s'agit dans la relaxation thérapeutique méthode Bergès. Le corps est d'emblée abordé comme hétérogène au seul registre scopique. Il ne s'agit pas de l'observer, de l'évaluer, de lui plaquer l'idéal du thérapeute qui en attendrait par exemple qu'il se détende dans une supposée « interaction » qui ferait « du bien ». Comme en psychanalyse où c'est l'enfant qui est analysant et responsable de sa cure avec son psychanalyste (Bergès parlait de « l'enfant en psychanalyse » et non pas de « psychanalyse d'enfant »), l'intervention du thérapeute en relaxation ne vaut que dans le transfert : l'enfant doit comprendre quelque chose de cette invitation à être l'acteur de sa cure, de cette découverte de son corps, dans un projet de libération, d'autonomie. Si le thérapeute palpe, mobilise, suggère et nomme, ce n'est pas pour imposer ou contrôler ; il ne fait que faire l'hypothèse que le patient va pouvoir éprouver réellement la non-unité de son corps, pris d'emblée entre les trois registres réel, imaginaire et symbolique. Un nouveau nouage peut se faire, en sachant que le nouage ne tient que de ménager des écarts, des trous, laissant ainsi la place au manque et à la méconnaissance. Sans cette méconnaissance, il n'y a pas de place pour le savoir inconscient.